

A Pompidou-Metz, une exposition pour comprendre Eisenstein, cinéaste mystique en habit de bolchevique

Le Centre Pompidou-Metz consacre une riche exposition au génial réalisateur du « Potemkine », formé par le théâtre d'avant-garde et censuré par Staline.

Par Thomas Sotinel • Publié le 25 octobre 2019 à 17h15

Article réservé aux abonnés



Eisenstein montant « Octobre », en 1927. Russian State Archive of Literature and Art

Il était le cadet, non seulement des pères fondateurs – Chaplin, Griffith, Murnau –, mais aussi des grandes figures de l'âge classique du cinéma – Ford, Hitchcock, Renoir. Pourtant, l'imposante figure de Sergueï Mikhaïlovitch Eisenstein (1898-1948) apparaît plus lointaine que celle de ses pairs, enveloppée dans la brume de l'histoire, masquée par quelques clichés – un landau qui dévale une volée de marches, des chevaliers noirs chargeant sur la glace, le profil aquilin d'un monarque cruel.

La monumentale exposition que consacre le Centre Pompidou-Metz au cinéaste soviétique donne la juste mesure de l'œuvre d'Eisenstein. Sa production a beau avoir été succincte – huit longs-métrages entre 1924 et 1946 –, l'enfant prodige de la révolution d'Octobre, devenu l'éternel suspect du stalinisme, a plus inventé et pensé qu'aucun autre réalisateur.

Et si « L'Œil extatique » – titre choisi par les commissaires de l'exposition, Ada Ackerman et Philippe-Alain Michaud – a choisi la voie de la monumentalité, occupant l'espace de la nef du Centre Pompidou-Metz, c'est pour rendre justice à l'inextinguible soif de formes qui tenaillait Eisenstein, à sa faculté de créer un art nouveau en digérant ces expressions glanées au gré des siècles et des continents.

Les clés du processus créatif

L'architecture du parcours qu'a construit le scénographe Jean-Julien Simonnot est d'une apparente simplicité. Après avoir passé un monumental triptyque qui juxtapose des images des films d'Eisenstein pour mieux souligner la permanence des figures et des thèmes (le soulèvement, la souffrance physique, le martyr...), on suivra le travail de ce très jeune homme, né à Riga d'un père juif converti et d'une mère issue de la bourgeoisie russe, devenu bolchevique en 1917, soldat de l'Armée rouge en 1918, en même temps qu'il découvrait le théâtre d'avant-garde et le cinéma.

Dès la première salle, qui évoque son travail sur les planches moscovites, sous l'influence du metteur en scène et théoricien du théâtre Vsevolod Meyerhold, les gravures de figures de la commedia dell'arte de Jacques Callot (1592-1635) répondent aux silhouettes burlesques du premier film d'Eisenstein, *Le Journal de Gloumov* (1923), court-métrage réalisé pour les besoins d'une mise en scène théâtrale.

 Lire aussi | [« Que viva Eisenstein ! » : le génie réduit à son expression la plus triviale](#)

Tout au long du parcours, ces œuvres plastiques, de toutes provenances, étude pour *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix ou figures pour la fête des morts mexicaine, font office de clés. Elles ouvrent non seulement les portes d'un processus créatif, mais elles influent aussi sur le regard que le visiteur-spectateur portera sur le cinéma d'Eisenstein.

Prodigieuse érudition

En 1924, quand il réalise *La Grève*, son premier long-métrage, dénonciation du capitalisme et célébration de l'action révolutionnaire, Eisenstein n'hésite pas à peindre l'adversaire sous des traits animaux, selon un procédé déjà centenaire, utilisé par Callot ou Grandville. C'est le signe de sa prodigieuse érudition, mais aussi le révélateur de pulsions qui échappent aux nécessités rationnelles de l'agitprop et entraînent l'œuvre dans une dimension sensorielle immédiate, que d'aucuns – dont le grand cinéaste communiste Dziga Vertov – jugèrent incompatible avec les nécessités de l'art révolutionnaire.

 Lire aussi | [Alexandre Medvedkine, locomotive de l'agitprop](#)

Les deux films suivants d'Eisenstein, *Le Cuirassé Potemkine* (1925) et *Octobre*, réalisé en 1927 pour célébrer le dixième anniversaire de la prise du pouvoir par les bolcheviques, exacerbent cette dialectique de la raison et des sens. L'essence de *Potemkine* tient aussi bien à la perpétuation et au renouvellement de l'imagerie révolutionnaire qu'à l'homoérotisme de certaines séquences. *Octobre* est scandé de séquences mettant en scène la chute des idoles, mais la dénonciation de l'irrationalité religieuse se double d'une fascination pour le mysticisme.

Esquisse de marionnette signée Eisenstein pour la pièce « Arlequin honnête », 1921.
Russian State Archive of Literature and Art

Après avoir mis en scène *La Ligne générale* (1929), célébration naturaliste de la collectivisation des terres, Eisenstein commence une longue errance qui ressemble par bien des côtés à une fuite. Alors que Staline assoit son pouvoir, le cinéaste, devenu une étoile planétaire grâce à *Potemkine*, part pour les Etats-Unis, pour y rencontrer Chaplin ou Mary Pickford, puis au Mexique, où il entame une fresque qui veut embrasser toute l'expérience du peuple mexicain, de la colonisation espagnole à la révolution qui a secoué le pays de 1910 à 1920.

Des projets inaboutis

La contrainte soviétique se combine à la contrainte hollywoodienne : en conflit avec ses financiers américains, rappelé à Moscou par Staline en 1932, Eisenstein ne peut mener à bien ce projet, pas plus qu'il n'a pu faire aboutir *Glass House*, un film situé dans un immeuble de verre, dont l'idée lui était venue à Berlin, lors de la présentation de *Potemkine*. Ces films mort-nés ou inachevés, auxquels il faut ajouter *Le Pré de Béjine* (1935), nouvelle ode à la collectivisation, recalée et détruite par la censure stalinienne, donnent lieu à Metz à des installations fascinantes, qui non seulement laissent entrevoir ce qui aurait pu être, mais promeuvent l'idée qu'une œuvre peut être faite d'autre chose que d'objets achevés. La structure édifée pour évoquer *Glass House* ou l'ivresse mortifère du *dia de los muertos* (« jour des morts ») mexicain trouvent leur place dans la grande fresque mentale qu'Eisenstein compose, qu'il tourne ou pas, que ses films voient le jour ou pas.



Ceux qui ont survécu sont tous projetés à Metz. Le cinéaste, lui, n'a pas eu la patience de survivre à Staline. Après avoir retrouvé les faveurs du tyran grâce à *Alexandre Nevski*, épopée qui préfigure la grande guerre patriotique, il les perd en mettant en scène *Ivan le Terrible*, le tsar sanguinaire qui a irrigué de flots de sang les fondations de l'Etat russe, et meurt en 1948.

« L'Œil extatique, Sergueï Eisenstein, cinéaste à la croisée des arts ». [Centre Pompidou-Metz](#), jusqu'au 24 février 2020. De 7 à 12 €.

Thomas Sotinel
